

# Julie Gilbert et Frédéric Choffat, l'art au service du politique

Fondateurs de la maison de production *Les Films du Tigre*, les deux artistes travaillent ensemble depuis une quinzaine d'années, tant au cinéma et au théâtre que dans le domaine de la performance. Un duo incontournable sur la scène des arts en Suisse.

La Havane, 1997. C'est pour terminer son mémoire de master — *La représentation de la femme dans le cinéma cubain révolutionnaire* — que Julie Gilbert se rend à Cuba, à la fameuse école de cinéma de San Antonio de los Baños. Elle visionne là-bas des films indisponibles en Europe. Certains sont encore condamnés par la censure locale, si bien que le projectionniste lui-même doit quitter la salle durant le visionnement.

En 1997, Frédéric Choffat se trouve aussi à la Havane. Après un diplôme de photographe et quelques années de travail comme indépendant, le jeune homme se forme à la réalisation à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL). Lui qui a toujours pensé la photographie comme un geste politique voulait dire les choses autrement, avec l'image en mouvement. C'est dans le cadre d'un projet avec l'ECAL qu'il va passer deux mois à l'école de cinéma de la Havane où il rencontrera Julie Gilbert.

«Le premier jour, on a travaillé ensemble, et le deuxième on était amoureux», raconte-t-il avec un sens certain du raccourci. De cette collaboration sentimentale naîtra *Luchando Fri-joles*, documentaire co-réalisé avec des étudiants de l'ECAL, qui raconte la vie quotidienne des Cubains durant la «période spéciale» de pénurie institutionnalisée instaurée dès 1991 par Fidel Castro.

## LES FILMS DU TIGRE

De retour d'Amérique latine, Julie Gilbert se spécialise dans l'écriture scénaristique. Frédéric Choffat continue, lui, de découvrir les «contraintes de la réalisation», loin de la solitude et de la liberté du photographe. En 1998, son court-métrage *A Nedjad*, co-scénarisé par Julie Gilbert, reçoit le *Pardino de oro* au festival de Locarno.

Depuis lors, Fred et Julie enchaînent les projets, tant pour le cinéma que le théâtre ou la radio. Ils s'associent aussi pour réaliser des performances, comme le récent *Sexy Girl*, où les «spectateurs», un à un, reçoivent un appel sur un téléphone portable — détournement de *call center* érotique — où des femmes, à l'autre bout du fil, leur parlent de leur condition. «Je veux nager en pleine nuit dans le lac, si je veux, je veux marcher tard en pleine rue, si je veux. Je ne veux pas choisir entre les enfants et la carrière. Je ne veux pas être meilleure que tous les hommes pour qu'on reconnaisse que je suis une bonne politicienne. Je veux être médiocre, si je veux», récite l'une d'entre elles d'après les textes de Julie Gilbert.

Le travail de cette dernière est traversé par une interrogation sur la construction du féminin et les rapports entre les sexes. «La parole de l'homme et celle de la femme ne se développent pas sur le même axe, affirme-t-elle. Le monde pense au masculin. Ce n'est pas facile pour une femme de prendre une place en tant que personne sans être dans la représentation masculine du pouvoir.»

La diversité des formes qu'explorent les deux artistes répond au souci de trouver à chaque fois le bon médium pour transmettre ce qu'ils ont à dire. «Le théâtre et la performance permettent aussi de se confronter directement aux gens», ajoutent-ils. Pour Julie Gilbert, il s'agit aussi de contourner la dépendance du scénariste à l'égard du metteur en scène en trouvant «des formes qui puissent exister seules, sans intermédiaires». L'artiste propose des *Poèmes téléphoniques* que tout un chacun peut commander par internet et faire parvenir à la personne de son choix. Composés tout exprès pour son destinataire qui le «reçoit» par téléphone, le poème coûte cinq francs. «Je voulais faire surgir de la poésie dans notre quotidien bombardé d'informations publicitaires», commente-t-elle.

Les premiers projets de Frédéric et Julie sont produits sous le label *Ceil-Sud*. En 2008, ils créent *Les Films du Tigre*. «Aujourd'hui, souligne Frédéric Choffat, nous avons monté notre propre structure de production afin d'être plus au cœur de toutes les étapes de fabrication du film, afin d'aller jusqu'au bout de nos choix tant artistiques que productionnels, tout en travaillant en coproduction avec d'autres structures.» Pour les deux artistes, vivre ensemble c'est travailler ensemble, et inversement. Si une certaine division du travail est respectée — Julie



© LE DUC(k)

Gilbert au texte et Frédéric Choffat à l'image — «l'idée qui étaye un projet et le premier travail d'élaboration est souvent le fruit d'une discussion et d'une réflexion communes», affirment-ils.

Un ami de Frédéric Choffat aime dire de ce dernier qu'il est arrivé en Suisse à l'âge de trois ans et qu'il ne s'est pas encore habitué. Le réalisateur a passé les premières années de sa vie au Maroc, où son père travaillait dans un dispensaire. Ses parents lui ont transmis le goût du voyage en même temps qu'un sens limité de son enracinement géographique. «Je me sens aussi bien en Suisse qu'ailleurs», dit-il. Ce qui compte pour moi n'est pas où je vis, mais avec qui.»

Julie Gilbert avoue elle aussi une identité en mosaïque. Sa famille vient de Barcelonnette, petit village français des Alpes de Haute-Provence dont une partie de la population a émigré au Mexique. Le récit familial veut que son arrière-arrière-grand-mère ait rejoint seule à l'époque ce pays d'Amérique latine pour y tenter l'aventure. Entre un an et dix ans, Julie

ni manger, je traque les tourbillons de poussière de l'horizon vidé, 72 hommes et femmes dans le désert, nous attendons, je n'avale pas les capsules, ils lèvent leurs mitraillettes, les passeurs enclenchent leurs mitraillettes, les mexicano-guatémaltéco-américains, les passeurs de drogue, les passeurs de corps, les passeurs de vie, je crève, je ne veux pas porter la drogue pour ta folie urbaine, pour qu'éclate ton cerveau dérobé, pour que la transe enfin nourrisse ta libération (...) nous venons avec nos pieds, nos mains, nous venons le cœur saint, nous venons en chantant, cervelles brisées, nous venons en saluant, écrasés contre vos murs, nous venons, nous ne cesserons de venir, touchant à peine le sol, enfermés dans des cales, des boîtes, des containers où nos sèves pourrissent, nouveau limon pour vos terres asséchées, cendre de nos lumières qui recouvrent vos trottoirs, vos marécages, vos théâtres, je suis mexicain, je suis nigérien, nous tombons, petite armée sans général, nous tombons aux portes de vos cités, en miettes, en tas...»

vail depuis quinze ans, sur un fil fragile entre une recherche cinématographique personnelle et les réalités concrètes de la production...».

La frustration née de l'abandon de *Soledad* a donné l'impulsion au tournage de *Mangrove*. Basé sur une nouvelle écrite par Julie Gilbert et tourné avec une équipe de quatre personnes, le film raconte l'histoire d'une jeune Française qui revient, après plusieurs années, dans un village du Mexique où son père a autrefois assassiné son amant. La caméra nous entraîne avec lenteur dans la mangrove, cette végétation épaisse qui donne consistance à l'idée d'un passé enfoui comme aux profondeurs psychologiques dans lesquelles l'héroïne se débat.

En compétition officielle lors du festival de Locarno 2011, *Mangrove* raconte certes une histoire, mais il s'agit surtout d'aller au-delà du récit pour «transmettre une atmosphère sensorielle, envoûtante dans les méandres de la mémoire», précise son réalisateur. «Le travail artistique que nous produisons,



© LE DUC(k)

a elle-même passé de longues périodes au Mexique. Elle y a connu «des coins un peu perdus, où les Occidentaux étaient à la fois bienvenus et malvenus». C'est dans ce pays d'Amérique du Nord que se déroule *Mangrove*, leur dernier long-métrage. Sur la base d'un terrain anthropologique mené par la mère de Julie, c'est aussi là-bas que le couple a tourné en 2002 le documentaire *Ocamicho sauvé par les diables*. Ou comment un village d'indiens, par l'entremise d'un artisan qui aurait rencontré Satan, devient célèbre pour ses figurines de diables en terre cuite.

## DES GENS DU VOYAGE

Ensemble, Frédéric Choffat et Julie Gilbert ont beaucoup vécu et travaillé à l'étranger: Cuba, New York, Mexico, Alger, Montréal... «À chaque fois, disent-ils, on a essayé de vivre comme les autochtones; d'être, dans la mesure du possible, de l'intérieur.» Cette dimension de l'ailleurs géographique est très présente dans leur travail. Et elle n'y figure pas comme un décor exotique. Les deux artistes se rejoignent dans une même sensibilité pour le sort des personnes qui naissent dans des pays où survivre représente déjà une difficulté. «Nous, on connaît le bon côté du voyage, le côté plaisant», dit Frédéric Choffat. Le côté moins plaisant, c'est le voyage forcé, celui des exilés et des migrants. «Nous sommes traversés par la question de l'identité et de l'exil, et nous cherchons à travers notre travail à rendre compte de destins complexes et différents des nôtres.»

Le poète palestinien Mahmoud Darwich disait: «J'ai choisi d'être un poète troyen. Je suis résolument du côté des perdants. Les perdants qui ont été privés du droit de laisser quelque trace que ce soit de leur défaite, privés du droit de la proclamer. J'incline à dire cette défaite: mais il n'est pas question de reddition.» Julie Gilbert se situe résolument de son côté. L'histoire des perdants n'est pas la sienne, mais elle se sent la responsabilité de «prendre en charge ce rôle: de faire entendre, de raconter avec amour» la vie de ceux que le hasard a placés du mauvais côté de certaines frontières.

Le court métrage *A Nedjad* parlait déjà d'amours interrompus par l'exil. *My Swiss Tour*, de Julie Gilbert, s'intéresse aussi à l'histoire de familles émigrées en Suisse. Dans *Outrages ordinaires*, pièce de théâtre montée en 2011 et 2012 à Genève et Montréal, Julie Gilbert prend le parti de nous faire voir les migrants comme des héros contemporains. Ce long texte monologué relève du cri de rage aussi bien que du poème. Extrait: «Je peux encore marcher, je peux encore vivre sans boire,

Entre théâtre et vidéo, Frédéric Choffat et Fabrice Huggler, qui ont conçu la mise en scène avec Julie Gilbert, ont fait le choix d'un dispositif qui rompt avec l'agencement classique du spectateur face à la scène. Les spectateurs sont tous assis autour d'une longue table, où se trouvent aussi les deux actrices. À chaque extrémité, deux écrans déroulent des images de visages et relayent les monologues des actrices. «Nous avons cherché une manière d'horizontalité, pour dire que toutes les vies sont égales, et qu'elles sont toutes mêlées», commentent les artistes. À travers le sort des migrants, la pièce questionne aussi la vie que nous menons dans le monde occidental, les valeurs auxquelles nous croyons. Que faisons-nous de nous-mêmes dans nos sociétés aujourd'hui?

L'écriture d'*Outrages ordinaires* a été nourrie non seulement par des événements relatés dans la presse mais aussi par le contenu d'entretiens que Frédéric et Julie ont mené ensemble autour du thème de la migration. Cette démarche était déjà présente dans le travail préparatoire à *Sexy Girl* et *My Swiss Tour*. «J'aime écrire à partir de la vision des autres», déclare Julie Gilbert. Pour ma première pièce, *Les 13 de B*, écrite autour des événements qui ont eu lieu en Palestine en mai 2002<sup>1</sup>, j'avais déjà ressenti le besoin d'aller chercher des gens qui me parlent de ce qui s'était passé. Ces témoignages sont pour moi des leviers d'écriture.»

## POLITIQUE ET ESTHÉTIQUE

Le premier long métrage du couple, *La vraie vie est ailleurs*, fait aussi la part belle à la parole des autres. Ce film, qui nous fait suivre en parallèle le développement de trois rencontres, dans trois trains différents, raconte des moments comme décrochés du cours linéaire de l'existence, mais où il se passe pour les protagonistes quelque chose d'essentiel. «Pour ce film, nous n'avons pas écrit de dialogue, mais une structure dramatique précise à partir de laquelle nous avons travaillé en improvisation très dirigée avec les comédiens, en nous nourrissant également de leur propre vécu», explique Frédéric Choffat. Leur second long métrage devait être au contraire un film très écrit, tourné à Cuba: *Soledad*. Le projet a dû être abandonné.

«Aujourd'hui, la réalité du cinéma est telle qu'il faut réinventer la façon de le faire, commente Frédéric. Parfois, on voudrait réaliser plus de films, de manière à plus expérimenter, et avoir plus le droit à l'erreur, mais les places sont chères, et les lieux de diffusion rares. Néanmoins, nous vivons de notre tra-

résume Frédéric Choffat, a toujours une dimension politique. Nous voulons faire un travail qui serve à quelque chose, qui pose des questions. Quand je filme l'essai cinématographique *Walpurgis*, c'est important pour moi de faire entendre ce cri de Karl Kraus<sup>2</sup>. Mais notre démarche est aussi une recherche plastique. «On a mondialisé la laideur» dit justement l'écrivain-voyageur Sylvain Tesson. Nous cherchons à redonner de la place à la beauté et à mettre de la poésie dans les choses.»

Julie Gilbert et Frédéric Choffat préparent leur prochain film. Ils s'y demandent comment on peut encore s'engager aujourd'hui, politiquement et sentimentalement. Raison de plus pour attendre sa sortie avec impatience.

NATHALIE MAILLARD

1. En mai 2002, 123 Palestiniens, encerclés par l'armée israélienne ont trouvé refuge dans l'église de la Nativité à Bethléem. Après un siège de cinq semaines, les civils ont pu rejoindre leur foyer, tandis que les treize restants, considérés comme de «dangereux terroristes» par Israël ont été placés sous la protection de l'Union européenne.

2. Karl Kraus est un écrivain autrichien (1874-1936). En 1933-34, il écrit le pamphlet *La troisième nuit de Walpurgis*, dans lequel il dénonce la montée du nazisme.

Pour se renseigner sur le travail de Frédéric Choffat et Julie Gilbert: [www.lesfilmsdutigre.com](http://www.lesfilmsdutigre.com)